

Réception de l'œuvre poétique (1933-2007)

ERIC DE LUSSY

Nous adopterons un ordre chronologique pour rendre compte de la réception de l'œuvre poétique de Fondane. Plusieurs articles ont paru dans la presse en 1933 et durant les années suivantes. Nous avons essayé de cerner dans chaque compte rendu les citations les plus pertinentes.

La réédition chez Plasma en 1980 entraîna à son tour une série d'articles dans plusieurs périodiques que nous évoquerons. Il en fut de même pour l'édition Paris-Méditerranée en 1996 et tout récemment, en 2006, pour la réédition chez Verdier.

Notons tout d'abord que, dans „Les Cahiers de l'Étoile” de juillet-août 1930, sont reproduits des poèmes de Benjamin Fondane dont « *Le temps est hors des gonds* », daté de 1927.

I. 1933-1937

Ulysse, 1933

Hugues Fouras dans *La Bouteille à la mer*, n° 29, avril 1933.

« Que de vie, que d'images, que de douleur, d'émotion, de musique et de poésie circulent dans les pages de votre livre, Benjamin Fondane ! Livre qu'on voudrait avoir, je ne dis pas écrit, mais vécu. Livre où passent les émigrants juifs, pittoresques et endoloris, les villes possédées, les mers parcourues, l'Amérique avec ses chevaux, les ports avec leurs bordels, et le tourment de partir, et le tourment de rester, et celui de mourir. (...). Un lyrisme cru, une douleur saine qui gueule, des caresses qui sont des caresses, la vie au ventre. »

Lettre de Roger Gilbert-Lecomte à Fondane, mars 1933 (publiée dans *Le Voyageur n'a pas fini de voyager*, Paris-Méditerranée, 1996).

« (...) J'ai donc ouvert votre livre avec à votre égard à la fois les pires et les meilleures présomptions.

À la cinquième page ce fut à jamais réglé.

D'abord ce qui me plaît, c'est votre talent de versificateur (...). Ce serait odieux si vous aviez compté les syllabes, choisi les sons, voulu les effets. Mais comme je suis sûr que vous ne vous apercevez de rien en écrivant et que c'est ensuite en lisant que vous voyez les beautés formelles.

L'ensemble est souple, est musical et vous gardez des vieux rythmes juste ce qu'il faut pour que selon l'expression idiote mais juste « les vers chantent dans la mémoire » (...).

La grande trouvaille, c'est que vos poèmes ont un sens non pas quelconque (ce serait antipoétique), mais le seul sens possible de l'esprit à cette heure (c'est le seul poétique) ; et un sens souvent exprimé sous une forme terriblement nue et pure (...).

Tâchez un jour, demain, ou dans dix ans, de faire (la volonté intervenant le moins possible) un poème parfait. À savoir aussi court ou long que possible mais fait uniquement de vers comme :

Et pour semer aussi loin qu'impossible
Une nouvelle beauté panique

et complètement débarrassés d'images descriptives (descriptions de ports, de mers) belles et curieuses mais du seul fait qu'elles ne sont pas absolument nécessaires, indignes des autres images. »

Léon-Gabriel Gros dans „Cahiers du Sud”, n° 154, septembre 1933.

« Juif naturellement et cependant Ulysse », « Fondane n'a cherché dans l'aventure qu'un divertissement à son propre vertige. « Je me hais et je m'aime ». Contradiction angoissante, mais tout homme qui ne l'a sentie en lui-même ne mènera jamais qu'une apparence de vie, n'aura connu que « la joie automatique » du troupeau (...). La terre, maternelle aux hommes quotidiens, fuit ce fugitif. Il s'agit d'échapper à cette solitude d'ange foudroyé, de retrouver des raisons de vivre, de transcender l'inutilité apparente de toute action. Qu'importe la stérilité du résultat, la dignité de l'homme est dans la vanité même de son effet. Ainsi Fondane parvient à l'attitude dernière, la Révolte :

Je ne saurai jamais me résigner...
je dois crier toujours jusqu'à la fin du monde
il ne faut pas dormir jusqu'à la fin du monde
Je ne suis qu'un témoin

Reprise magnifique de la pensée pascalienne et qui définit avec une parfaite netteté la seule position possible du poète. Le poète est celui qui empêche les hommes de dormir. Il sait la vanité de tout, ne connaît de l'amour que sa faim renaissante, de la connaissance que sa soif inextinguible. Dans l'état actuel de notre prétendue civilisation, sa fonction première est d'être le « témoin », le défenseur des valeurs humaines (...).

Il faut savoir gré à Fondane d'apporter le seul message fécond de la poésie, le refus d'acceptation ».

Jean Cassou dans „Les Nouvelles Littéraires” du 15 avril 1933.

Après avoir comparé Fondane à Apollinaire, Salmon, Cendrars tout en le distinguant de ces derniers, Cassou poursuit :

« ... il tend à fondre ses poèmes en une sorte d'unité plaintive, chantante, véhemente et, par là, s'attache à rendre la soif d'infini, la tristesse, la solitude, l'inquiétude de son compatriote Ulysse, balkanique comme lui (...). Partout il sent l'univers et l'interrogation angoissée que celui-ci oppose à l'élan, au mouvement sans fin de l'homme seul, perdu, chassé. Aussi ce qui frappe dans ces poèmes, comme quelque chose de positif, c'est leur manque d'incohérence, cette incohérence à quoi il semble que, si souvent, la poésie actuelle soit *obligée*, soumise comme à une donnée. Le sentiment personnel, ou pour mieux dire, le lyrisme du poète, dépasse l'incohérence, et entraîne le poème vers l'unité du chant. Fondane domine sa matière : c'est qu'il a quelque chose de profond à dire, c'est, si l'on veut, qu'il est inspiré. Il est un poète = chez qui il y a du prophète, pathétique, pénétré du tragique et de la gravité des choses, né pour la grandeur. »

A. Rolland de Renéville dans „La Nouvelle Revue française”, n° 236, 1^{er} mai 1933.

L'auteur compare l'*Ulysse dans la cité* de Voronca à celui de Fondane paru simultanément.

« Monsieur Fondane écrit directement en français et possède un sens assez rare de la tonalité des mots. Bien souvent, au cours d'une page, un vers hallucinant et parfait s'impose au lecteur. Tel : « Les grands serpents mûris par les venins de mort ».

L'*Ulysse* de M. Fondane parcourt le monde avec l'obsession de la mort. »

Édouard Roditi dans „Cahiers juifs”, vol. I, n° 7, janvier 1934.

« Benjamin Fondane est poète de la même race qu'Albert Cohen-Solal, juif méditerranéen

juif naturellement et cependant Ulysse...

il est de ceux qui, explorateurs des terres et des mers inconnues, ont navigué parmi les côtes étalées comme des corps de femme sur le lit bleu de la mer et participé avec Colomb à la découverte de nouveaux mondes. Aussi, ses rêves et ses poèmes, tels l'architecture portugaise du cloître de Belam, sont parsemés de poissons, de navires et d'étoiles enchevêtrées dans les algues et les cordages...

La poésie de Fondane s'attaque vigoureusement aux joies et aux désirs de la réalité et du présent. La vie et la mort restent ses seuls mystères.

J'ai voyagé dans le train avec vous, mon père est là.
je suis enfant, mais déjà matelot ;
je commande la mer, mais je prête l'oreille aux massacres
aux scènes de viol qu'on se montre en photo,
l'existence même du juif m'étonnait,
émigrant, émigrant, où vas-tu ? ...

Telle est la destinée de Benjamin Fondane. Fils d'émigrant il reste émigrant de métier, matelot car, à force d'émigrer « Nous étions une preuve que la terre est ronde. »

Et, revenu de toutes ces émigrations à son point de départ, il ne lui reste plus que l'ivresse du voyage. Être juif, c'est le moyen le meilleur marché de faire le tour du monde ;

chassé de partout, on se rejette sur l'infini des terres inconnues où l'on découvre la Palestine, terre d'infini, jusqu'au jour où

Ulysse, il nous faudra nous quitter ; la terre cesse
Veux-tu que l'on se jette à la mer, librement ?
J'ai hâte d'écouter la chanson qui tue ! »

André Spire dans „La Revue juive de Genève”, n° 2, novembre 1933.

« L’Ulysse de M. Benjamin Fondane est un Ulysse juif. Et, s’il quitte sa patrie, ce n’est ni le goût de la conquête, ni le plaisir de voir les hommes et les villes qui sont, en lui, quelque chose d’essentiel.

L’Ulysse juif, comme les autres assoiffés d’aventures, partirait, peut-être, mais pour revenir, si sa patrie ne lui avait pas été si cruelle, si lorsqu’il l’a quittée, c’était de son sourire qu’il se souvient, non de ses coups.

Mais, pour un jeune homme d’âme fière, ou simplement pour celui qui ne veut pas végéter dans le bas commerce ou le lumpenprolétariat, il n’y a aucun avenir dans ces pays soi-disant démocratiques, où sévit *Numérus clausus et la Garde de fer*.

(...) Ne jamais se résigner, ne pas accepter la vie de bassesse que veut lui imposer la cruauté des nationalités et des religions sectaires, vouloir tout, non pas le pouvoir ou l’argent gagnés par la force ou par la ruse, mais la plus haute vie du cœur et de l’esprit, voilà l’Ulysse dont M. Benjamin Fondane décrit le périple dans son grand et tragique poème. (...)

L’Ulysse de Benjamin Fondane, c’est le Juif artiste, religieux, métaphysicien, poète.

(...) Aucune des joies terrestres ne satisfera l’Ulysse juif (...). Le lecteur est emporté dans le terrible mouvement du poème. Il halète dans cette course à l’abîme.

(...) Peut-être l’Ulysse de Benjamin Fondane mourra-t-il de douleur, en héros romantique. Peut-être se résoudra-t-il à trouver des refuges plus virils que la religion ou la mort. »

Titanic, 1937

Léon-Gabriel Gros dans „Cahiers du Sud”, n° 197, septembre 1937.

« Ce poème de la Révolte perpétuelle et du naufrage du monde est d’un rythme haletant et d’une étonnante richesse verbale (...). Une rhétorique puissante, intarissable brosse les mots et les visions (...). Fondane poète demeure le philosophe de la conscience malheureuse, en révolte non seulement contre le monde présent mais contre l’existence même (...).

Comment citer des fragments dans ces poèmes dont le mouvement est la qualité essentielle, un mouvement de lave qui charrie scories et diamants ? C’est trop peu que de dire de ce recueil qu’il faut le lire. La vérité est qu’il faut le lire à voix haute et non aux heures de paix ou à la campagne mais après une harassante journée dans quelque

inhumaine banlieue. C'est quand on se sent désespéré, et mieux que désespéré, écœuré de soi-même et de tout, qu'il faut lire cette apocalypse, ce bréviaire d'une haine annonciatrice de l'amour. »

II. 1945-1980

Joë Bousquet dans „Cahiers du Sud”, n° 271, 1^{er} semestre 1945

« Je dis : non ! Pour tant que j'aime Fondane et que j'admire son esprit, à peu près sûr, cependant, que son poème plaira, je le tiens pour un exemple de ce qu'il vaut mieux ne pas faire. Cette poésie spectaculaire est si éloignée du chant qu'elle semble extérieure à la voix humaine. (...) »

Que « nulle paix ne sache réconcilier le lamentable avec lui-même », je le crois, je l'ai lu dans Platon, je ne gagne rien à le retrouver sous une forme qui n'est pas inoubliable et qui ne crée pas de l'émotion. Je demande à la poésie de me faire entrer dans les vérités qu'elle m'apprend et de m'inspirer avec elles jusqu'à me rendre capable de les créer à mon tour.

J'appelle poème une certitude traduite par des mots que l'on ne saurait comprendre sans se mesurer intérieurement et *sans s'accroître de tout ce que l'on peut songer.* »

Geneviève Fondane a été blessée par ce compte rendu et s'en est plainte peu après dans une lettre à Ballard datée du 9 août 1945.

« Joë Bousquet ignore-t-il que mon mari a été déporté et n'est pas rentré ? Était-il si pressé de faire connaître son opinion sur les poèmes de mon mari, alors que ses amis ont, certes, autre chose qui les ronge à son sujet ? Certes, la critique est libre et c'est bien ainsi que mon mari, tout le premier, le comprenait. Mais en ce moment et dans les *Cahiers*, n'y a-t-il rien d'autre à dire sur Benjamin Fondane ? »

Claude Sernet dans „Le Journal des poètes”, n° 9, novembre 1963 : „Présence de Benjamin Fondane”. (L'auteur se fonde sur les manuscrits de Fondane jusqu'en 1944).

« Poète : il ne faudrait pas d'autres mots, en somme, pour rappeler ce que fut, ce que demeure essentiellement Benjamin Fondane. (...) »

Poète : ne le dit-il pas lui-même, et de sa manière un peu provocante dès le commencement d'*Ulysse* : « J'étais un grand poète né pour chanter la joie... » Sans doute était-il né pour cela, pour cela aussi du moins. Un regard, même superficiel, à ses images souvent à l'emporte-pièce, à ses rythmes haletants suffirait à nous le prouver. Que s'est-il alors passé, quel événement et quelle brusque ou lente prise de conscience l'ont-ils détourné de la Joie qui lui semblait avoir été déposée dans son berceau ? (...) Le voici, s'identifiant à l'exilé, à l'émigrant, à celui qui, dans son optique, les incarne tous : le Juif éternel et éternellement errant « Juif, naturellement, tu étais juif, Ulysse », et retenant pour son chant et pour son discours « le cri », cette forme particulière des lamentations de synagogue, et assumant le rôle pascalien de « témoin » :

« ... je dois crier toujours jusqu'à la fin du monde
 il ne faut pas dormir jusqu'à la fin du monde
 je ne suis qu'un témoin. »
 (...)

Suivent des extraits d'*Ulysse*, *Titanic*, *L'Exode* etc.

L'Exode - Super flumina Babylonis, 1965

Jean Malrieu dans „Cahiers du Sud”, n° 383-384, juillet-décembre 1965.

« Nous découvrons dans ce livre le visage poétique du philosophe et de l'essayiste, attentif à la situation de l'homme dans le monde, à sa condition, à son devenir. C'est là un cri déchirant de colère, de douleur et d'amour de l'expatrié, de l'humilié, du visionnaire prophétique qui identifie les éléments de son existence au mythe du Juif Errant, ce perpétuel déraciné, l'homme éternel lui-même.

Son chant de lamentation, utilisant soit les thèmes des psaumes, soit les formes traditionnelles fixes (sonnets, odes etc.) nous parvient aujourd'hui, en ce vingtième anniversaire de la libération des camps de la mort, d'autant plus émouvant qu'il est à la fois direct et ésotérique. C'est là un acte de témoin (historique et métaphysique) où se mêlent le drame de l'âme et la sueur de sang, œuvre à verser au dossier de la défense de l'homme, signée par un témoin qui se fit égorgé. ».

Non Lieu, 1979, numéro spécial d'hommage

Arnold Mandel dans „Information juive” de février 1979 (d'après le recueil *Non Lieu* consacré à Fondane).

« Le court texte de Tristan Janco : Fondane, poète juif, non seulement trace la généalogie ashkénaze de l'auteur de Rimbaud le voyou, mais encore dit sa fidélité indéfectible à la culture juive dont fut imprégnée son enfance, au clair-obscur onirique et sanctifié de la civilisation juive du « Shtetl » roumain, aux juifs du peuple, « vêtus de prières anciennes », traces indélébiles sur la peau de sa conscience éveillée et qui jamais par la suite ne sera effacée par la nouvelle insertion dans la vie littéraire de Paris, l'aventure surréaliste, la gestuelle poétique et le discours subversif du dadaïsme (...). Le très émouvant Sur les fleuves de Babylone est, sans aucun doute, le plus grave et le plus beau poème juif de la langue française. »

Suit un extrait de la *Préface en prose*.

III. *Le Mal des fantômes*, 1980

Marcel Neusch dans „La Croix” du 6 janvier 1980.

Dans cet article, l'auteur rend surtout compte de *La Conscience malheureuse* rééditée chez Plasma mais signale également une prochaine réédition du *Mal des fantômes*.

Nous en retenons ce passage qui s'applique à plusieurs de ses livres. « Benjamin Fondane est avant tout une voix qui dérange. Plus que les doctrines, il sonde les cœurs. Il les force à l'aveu de leurs pensées secrètes. Ce fut la méthode de Chestov : une « pérégrination à travers les âmes ». Au-delà d'une raison qui décrète, Fondane veut une liberté qui décide. »

Michel Nuridsany dans „Le Figaro” du 12 décembre 1980.

« Nulle pensée n'est plus dynamique, plus gonflée d'énergie. Et pourtant, c'est une pensée pessimiste, exigeante dans son extrême rigueur et sa vigilance. Même si ce qui la porte est juvénile, batailleur, cette pensée qui va au cœur des choses et manifeste l'élan vital dans sa brûlante nécessité annonce en effet l'apocalypse de la guerre, elle crie « la détresse de l'homme désabusé » avec la tonalité tragique, puissante, des grands prophètes de l'Écriture (...).

Cioran écrivait dans le numéro spécial de *Non Lieu* qui était entièrement consacré au poète : « Indulgent d'habitude, il cessait de l'être à l'égard de ceux qui pensaient avoir trouvé, de ceux en somme qui se convertissaient à quoi que ce soit (...) chercher était pour lui plus qu'une nécessité ou une hantise, chercher sans désemparer était une fatalité, sa fatalité. »

Article anonyme dans „Le Quotidien de Paris” du 11 février 1980.

« (...) Bien que sensible au mouvement surréaliste, il n'y adhérera jamais, lui reprochant d'institutionnaliser l'automatisme en un impératif moral et de s'aboucher au bolchevisme pour devenir une « révolution sociale ».

Ses ouvrages poétiques *Ulysse* et *Titanic* en gardent néanmoins une forte empreinte comme en témoigne le recours fréquent à des images oniriques très audacieuses qui se développent autour d'un thème central : l'errance.

D'une enfance frottée à l'antisémitisme officiel de La Garde de fer roumaine, il en restera tourmenté et vivra perpétuellement sa condition d'émigrant déraciné. Le poète ne manque jamais d'y faire allusion. Evoquant son Yassi natal, il parle d'une « ville de petits juifs accrochés à l'air », à la manière de ces personnages qui se baladent entre ciel et terre dans les toiles de Chagall (...) »

Emile Malet dans „Le Quotidien de Paris” du 12 août 1980.

« C'est dès l'enfance que Fondane s'éprit de la poésie. À peine âgé de 14 ans, il traduit les poèmes de Baudelaire et de Mallarmé en même temps que paraissent ses premiers vers. *Le Mal des fantômes* rassemble cinq recueils de poèmes. David Gascoyne, qui le préface, exprime bien les cataclysmes organiques de ce poète puisant la sève de son existence dans une révolte entretenue par la force désespérée de vivre. Les décors de la scène poétique, Fondane va les chercher dans le sordide, le laid, la boue, l'angoisse et la désillusion. Mais jamais Fondane ne se résigne à la mise à mort de l'homme : Je mange comme vous le pain de mon angoisse, je suis de ceux qui n'ont rien, qui veulent tout, je ne

saurai jamais me résigner (...). Messager du désespoir et prophète de l'espoir, Benjamin Fondane est de ceux qui n'hésitèrent pas à « botter le cul » de tous ceux qui voulurent priver l'homme de son désir d'exister. »

Serge Koster dans « Critique », n° 411-412, août-septembre 1981 : « Faculté critique et tragédie existentielle ».

« Il n'y a pas assez de réel pour ma soif ! » dit une voix. Et une autre qui est la même : « Toute l'histoire me suit, suis-je un résidu ou un terme ? ». « Cette voix est celle du poète épris d'individualisme absolu, c'est celle du philosophe scrutant « un temps pour demander quel est le sens de l'homme » : les poèmes rassemblés dans *Le Mal des fantômes* disent intensément la personne et l'œuvre de Benjamin Fondane. »

IV. *Le Mal des fantômes*, 1996

Jacques Eladan dans „La République des Lettres” du 15 août 1946.

« Ce qui frappe le plus le lecteur d'aujourd'hui dans la poésie de Fondane, c'est l'aspect visionnaire de son œuvre dominée par le pressentiment de l'imminence d'un grand désastre. Dans *Titanic* publié en 1937, ce pressentiment a été énoncé d'une manière précise « C'est un rêve effrayant et je m'y trouve encore ». Dans un de ses derniers textes *Refus du poème* écrit en 1943, Fondane parle des « forçats d'Allemagne » et, évoquant Prague, a fait ce tragique constat : « Je n'entends plus les prières de ses synagogues ». À partir de ce sombre pressentiment, Fondane a développé une thématique très riche qui évoque à la fois l'exil, l'errance, l'anonymat et la solitude des immigrants, l'écrasement de l'individu par l'histoire, la voix dans le désert, la folie des hommes, la soif d'amour et l'aspiration à la normalité, qui donnent à cette œuvre émouvante une portée universelle et la rendent d'une actualité permanente tant que perdure la souffrance due à la fureur de l'histoire. »

Article anonyme dans „Information juive” de juillet 1998 : « La voix de Benjamin Fondane ».

L'article commence par un rappel biographique à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance puis annonce :

« En hommage à sa mémoire, nous reproduisons ici de larges extraits de son émouvant poème *Préface en prose* écrit en 1942. »

Monique Jutrin dans « Célébrations nationales », Ministère de la Culture, 1998.

« La poésie de Fondane, telle qu'on la découvre dès *Ulysse* (1933) et *Titanic* (1938), est une poésie âpre, prophétique, proche du cri. Tous ses poèmes réunis sous le titre *Le Mal des fantômes* forment une sorte d'odyssée existentielle où domine la figure d'un poète errant qui incarne le destin de l'homme, du poète et du Juif. »

Nous rappelons naturellement l'étude de Monique Jutrin *Ulysse* : poésie et destin, publiée dans le numéro d'hommage d'*Europe* consacré à Fondane en cette même année 1998.

Petre Răileanu dans **Fondane et l'avant-garde**, 1999 : *Le Funiculaire des poètes*.

L'auteur développe « l'affaire Ulysse », à propos des recueils de Voronca et de Fondane portant ce titre et parus simultanément.

« (...) Pour Fondane, cette figure emblématique de l'errance pouvait recevoir sa réflexion sur le poète, mais aussi sur le peuple juif. Plus encore, avec *Ulysse*, il revenait à la poésie après plusieurs années de silence et inaugurerait une forme poétique qui convenait à son « inspiration », le long poème en vers libres. *Titanic* et *l'Exode* prendront cette même forme. »

V. *Le Mal des fantômes*, 2006

Eric Loret dans „Libération” du 18 novembre 2006.

« Fondane fréquentait Chestov, lisait Heidegger, faisait des films de cinéma pur autour de 1929 (*Rapt* avec Kirsanov), écrivait des essais esthétiques. On pense à un Rimbaud surréalisé en découvrant ses poèmes francophones (tous ici rassemblés), un certain son de cuivre éveillé cor : « Cri de la chair, esprit, vieil instrument de rêve ! ». C'est un fantôme qui nous parle, comme dans cette adresse au lecteur à venir, récit d'une barbarie éternelle. »

Suit un extrait de la *Préface en prose*.

Evelyne Pieiller dans „La Quinzaine littéraire”, n° 934, 13-30 novembre 2006.

« (...) « Murmure de prière et de bouquins », c'est là une poésie qui a su s'inventer sa simplicité, prose à nu, petites chansons, intimité lyrique, qui coexistent avec des chants qui s'élancent et des métaphores hautaines. (...) Une fraternité avec Verlaine et Apollinaire, sans doute, pour ces ballades un peu cassées hantées par l'émigrant et l'éphémère, la nuit du sang et la lumière de la paix à trouver, graves et poignantes et blagueuses. C'est un peu retournant, Fondane. »

Jacques Darras dans „Aujourd'hui poème”, n° 76, décembre 2006 : *Découvrir Benjamin Fondane*.

« Fondane fait partie de cette étincelante colonie d'auteurs roumains pour qui la France deviendrait une première patrie. Dans cet apport, l'originalité de Fondane tient à deux qualités. Sa discréption, qui le rend assez marginal, son acuité d'observateur qui consolide sa marginalité. (...) »

L'auteur évoque ensuite les positions de Fondane à l'égard de la phénoménologie, de l'existentialisme, du surréalisme etc.

« (...) Or, voici que ce voyageur roumain qui traverse l'Atlantique et s'identifie à Ulysse, dont il fait le héros d'un long poème narratif écrit partiellement en Argentine en 1929, publié en 1933 puis remanié à partir de 1941, voici que ce voyageur fantôme reparaît aujourd'hui parfaitement intact, lavé par le chahut du siècle d'enfer ; le vingtième, comme un sou neuf, et que ses rythmes nous touchent bien plus fort, bien plus droit que les arabesques aragoniennes ou les extases un peu contrefaites d'Eluard. Fondane, le maillon manquant entre Apollinaire, Cendrars et nous. Fondane le prosodiste classique (« J'étais un grand poète né pour chanter la joie ») allongeant naturellement le pas jusqu'au vers whitmanien.

Je viens de lire, de dévorer les soixante pages d'*Ulysse*. J'ai découvert un frère en humanité. Un double. Un très cher fantôme, à l'ironie puissamment revigorante. J'aime Fondane et je vous conseille d'accompagner votre lecture de l'écoute du très sobre, très beau CD réalisé par Eve Griliquez. »

Compte rendu anonyme dans le „Bulletin critique du livre en français”, no 689, février 2007.

« Bien que Fondane ait pris une part active à l'agitation intellectuelle de l'entre-deux guerres (Dada, le cubisme, le surréalisme, le futurisme), sa poésie suit une trajectoire solitaire. C'est la vie qui intéresse Fondane, plus que l'idéalisatoin de l'art. « Il n'y a pas assez de réel pour ma soif ! », s'exclame-t-il dans son *Ulysse* (...). C'est de notre universelle humanité que Fondane porte témoignage : « j'emporte comme vous ma vie dans ma valise ». Il ne s'autorise aucune obscurité de parade. Il n'hésite pas à pratiquer périodiquement la rime et le vers régulier. Il n'en reste pas moins auteur de « poèmes libres », précise Henri Meschonnic dans sa présentation liminaire. Quand il désire briser l'élan lyrique, il fait boiter le vers, lui imprime un faux rythme, le fragmente dans le blanc de la page. Il en augmente ainsi la tension. Fondane alterne les registres : prosaïsme, onirisme, humour, traversés par de violentes irruptions d'expressionnisme noir (...). L'ultime note est d'espoir et de révolte car, en dépit de tout, « demain est lui aussi un jour » et « une goutte de sang / est une trompette éternelle ».

Jean-Yves Masson dans „Le Magazine littéraire”, n° 462, mars 2007 : *Un résistant*.

« Tour à tour critique littéraire, cinéaste expérimental, critique d'art, Fondane est d'abord poète (...). Il commence à écrire en français en 1925 et se lance dans la rédaction d'une série d'essais qui sont dans une étroite correspondance avec sa poésie. Celle-ci est toutefois irréductible à quelque théorie que ce soit. Puissamment concrète mais pétrie de mysticisme, elle navigue entre le psaume et l'épopée.

Les poèmes de Fondane sont un acte de résistance à la violence de l'époque. Son grand lyrisme brasse les images fiévreuses d'un destin malmené par l'Histoire : *Titanic*, *Ulysse*, *Le Mal des fantômes*, *l'Exode*, conjuguent exemplairement la forme fragmentaire et la continuité du souffle épique. »

Claire Gruson dans „Europe”, n° 935, mars 2007.

« Cette nouvelle édition du *Mal des fantômes*, dont les textes ont été vérifiés d'après les manuscrits conservés à la bibliothèque Jacques Doucet, tente de répondre le mieux possible aux dernières exigences du poète et éclaire les conditions de son écriture sous l'Occupation (...).

À partir de 1929, au moment où Fondane entame son œuvre poétique en français, tous ses poèmes affluent vers une même odyssée existentielle. *Ulysse*, *Titanic*, *l'Exode* : traversées d'un voyageur « qui n'a jamais fini de voyager », lancé dans un périple où le retour est impossible. Comment comprendre ce *Mal des fantômes*, sinon sur le fond d'une pensée existentielle ? Car il s'agit du mal dont souffrent les « fantômes », ces êtres dont l'existence est incertaine ou niée, êtres marqués par le vide ou le néant. Car, selon Fondane (en bon disciple de Chestov), la pensée rationnelle ne peut mener qu'au vide affectif et au néant ; en effet, le monde qui apparaît à la conscience rationnelle n'est qu'un leurre, un vaste cauchemar qu'il faut dissiper (...). »

En France, où l'on appréciait surtout le Fondane philosophe, sa poésie fut méconnue de son vivant, suscitant pas mal de résistance. Ce sont les rééditions de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle qui ont éveillé l'intérêt des lecteurs français. Il convient de mentionner aussi l'apport de comédiens comme Eve Griliquez, qui ont permis de faire entendre la voix de Fondane auprès du grand public. Actuellement l'on oublie parfois que Fondane est l'auteur de la *Préface en pros*, poème qui témoigne de la façon la plus poignante de ce que fut la Shoah. « Sa voix parle pour celle de tous les autres », nous dit Daniel Mesguich.



Reception of Fondane's poetical work (1933-2007)

Abstract

We examined the articles published on Fondane's poetical work from 1933 until nowadays.

We come to the conclusion that his poetry was not really appreciated in France during his life, and won a late recognition at the end of the 20th century.